

LES RÉSISTANTS

Témoignages 1940-1945

Présenté par Laurent Joffrin

omnibus

Introduction

Les historiens se méfient des témoins : ils ont tort. Sans eux, l'Histoire est sèche, froide et sans âme. Avec eux, elle jaillit des brumes du passé, comme un roman étincelant.

L'Histoire des historiens est exacte, précise, rationnelle. Elle déchire le voile de la mémoire qui enjolive ou censure. Elle dissipe les légendes, elle éclaire les zones d'ombre, elle chasse les faux-semblants brandis pour les besoins d'une cause. Pour comprendre la Résistance, les historiens ont eu raison de suspecter les récits incertains des acteurs, de s'attacher aux documents, aux archives, d'exercer envers les témoignages une rigueur comparative. Mais en s'arrêtant à la méthode tatillonne de l'Université, ils manquent l'essentiel.

L'historien s'approche laborieusement de la vérité comme un archéologue qui gratte des mottes de terre avec une brosse métallique, il dénude le glacial enchaînement des causes et des effets, sans lequel les récits restent trompeurs ou mystérieux. Le témoin communique l'irremplaçable expérience humaine. Il nous plonge au cœur de la vie, il rend présents les hommes du passé, il restitue la couleur, le bruit, l'odeur de l'événement, il transmet la peur, l'espoir, la fierté, la honte ou le découragement. Il n'est pas le notaire du fait brut, le raisonneur sur documents. Il est le romancier de l'action, qui la fait vivre avant de la faire comprendre, qui la fait comprendre parce qu'il la fait vivre.

Les historiens savent que la saga de la France libre fut héroïque et dérisoire, que le général de Gaulle, isolé parmi les siens, condamné par les autorités de son pays, inconnu de son peuple, dut affronter non seulement les affres de la défaite et de la guerre, mais aussi et surtout le scepticisme de ses

contemporains, la tragique faiblesse de ses troupes, l'intrigue sans cesse renaissante de ses concurrents. De savantes analyses ont été consacrées à cet amer paradoxe. Rien ne le dit mieux, pourtant, qu'un souvenir de Rémy, le chef du réseau Confrérie Notre-Dame venu voir de Gaulle à Londres. Le résistant est en avance et gravit les marches qui conduisent au bureau du Général encore vide pour l'attendre sur le palier. Soudain, il voit en contrebas monter un homme las, le dos courbé, le pas lourd, le visage baissé, dont la main s'agrippe à la rampe de l'escalier comme celle d'un naufragé à sa bouée de sauvetage. C'est de Gaulle. Il porte sur ses épaules affaissées toutes les vicissitudes de ce minuscule mouvement qui prétend représenter une nation tout entière et dont l'arme unique est un micro. Rémy s'avance, de Gaulle le voit. Dans la seconde, le Général se redresse, raide, impavide. « Et je le retrouve tel que je l'avais imaginé, se souvient Rémy, calme et froid, inébranlable, sûr de son bon droit, certain de la victoire en une heure où les cœurs et les têtes les plus solides chancellent. » En une scène, tout est dit : le drame du Général, son isolement, son espoir fragile et son implacable force d'âme.

Contrairement à l'idée si souvent défendue, il n'y a pas de vraie histoire sans mémoire, pas de vérité sans émotion. C'est pourquoi cette anthologie des récits légués par les grands résistants français mérite dès aujourd'hui de figurer parmi les classiques de notre histoire. Elle décrit, elle incarne, elle fait vivre, comme dans un film ou un roman, l'œuvre si célèbre et si mal connue de ces hommes rares qu'étaient les résistants. Sans leur expérience unique, sans leur souffrance et leurs espoirs transmis par la plume, on ne comprend rien de la France d'hier ni de celle d'aujourd'hui.

Au cœur de la nuit, les résistants ont vu la lueur de l'avenir ; dans le cachot, ils ont protégé l'espérance ; au fond de l'abîme, ils ont dessiné, plus qu'aucune génération, la France renaissante. Silhouettes dressées sur les ruines, ils ont préservé l'esprit d'une nation. Les élites avaient failli, les notables avaient consenti, les Français avaient suivi les importants résignés, trompés par la gloire d'un maréchal ambitieux et fascinant. Mince phalange sortie de nulle part, les résistants ont conjuré l'effondrement moral. Ils étaient une poignée,

sans armes et sans passé : à la fin, tout un peuple s'est rangé derrière eux. Au bout de la nuit, une fois le territoire libéré, ils ont guidé la reconstruction, rendu au pays ses valeurs, ressuscité le meilleur de sa mémoire républicaine.

La Résistance a maintenu la France dans la guerre, elle a fondé sur un mouvement national la légitimité du général de Gaulle, elle a placé le pays, après la victoire, dans le camp des vainqueurs. Elle a aussi, ce n'est pas la moindre de ses contributions, reconstruit le pays avec toutes les forces politiques qui l'avaient rejointe, de droite et de gauche, chrétiennes ou athées, monarchistes ou communistes, selon ses principes de liberté et de solidarité, donnant avec le programme du Conseil national de la Résistance, fermement appliqué dès la Libération, ses bases sociales et politiques à notre République.

Bien sûr, le sort de la guerre s'est joué ailleurs, dans le ciel bleu de l'Angleterre, pendant l'été 1940, dans les eaux froides de l'Atlantique, sur les plages de Normandie en 1944 et, surtout, dans les plaines de l'immense Russie où la Wehrmacht a succombé. Mais le courage de ces soldats sans uniforme a joué un rôle décisif. Auxiliaires de la victoire aux yeux mêmes des Alliés – l'équivalent de quinze divisions, a dit Eisenhower – les résistants ont rendu à la France une indépendance que le naufrage d'un vieux maréchal avait sacrifiée et que les Américains s'apprêtaient à ignorer. Pour paraphraser Churchill, rarement, dans l'Histoire, si peu d'hommes ont sauvé l'âme de tant d'autres.

Les historiens ont mesuré, évalué, retracé avec minutie cette contribution limitée et décisive. Mais pour comprendre ces hommes-là, pour saisir leurs motivations et leurs actions, pour pénétrer le secret de cette aristocratie de la liberté, pour faire, en un mot, toute la lumière sur l'armée des ombres, rien ne vaut leur modeste et grandiose témoignage. Il était utile, après les années 1950 et 1960 où la légende résistante a occulté des pans entiers de la vérité, de se distancier, de revenir aux documents, de réfuter le mythe gaulliste d'une France entièrement rebelle, d'ausculter l'attentisme français, de renvoyer la Collaboration à sa vérité honteuse. Ce fut le travail pionnier d'un Paxton, ou encore l'œuvre d'une nouvelle génération d'histo-

riens emmenés par Jean-Pierre Azéma, Henri Rousso, Dominique Veillon ou Olivier Wieworka. Mais ce travail accompli, il faut aussitôt retourner à la vérité humaine des témoins, à leur brûlante subjectivité. Les deux visions se complètent et s'enrichissent. Une fois les documents compulsés, les raisonnements établis, les mythes réfutés, la Résistance revient, grâce aux témoins, à son héroïque et dérangeante réalité.

La légende « résistancialiste » ne résiste pas aux regards froids du savoir ? Elle s'effondre tout autant quand on lit les souvenirs des premiers dissidents, Rémy, Frenay, Levy ou Cordier. Rarement héros ont été si seuls. Quelques centaines au plus pour l'année 1940, sur quarante millions, quand la France foudroyée se voue à un régime encore caché par la gloire du vainqueur de Verdun. Des patriotes envers et contre tout, autant dire des extravagants ou des caractériels, qui refusent la défaite en dépit des objurgations venues de tous les sommets de la société. Il leur fallait rompre avec la vie d'avant, prendre tous les risques physiques en présence de l'armée allemande ou des policiers de Vichy. Il leur fallait surtout désobéir à toutes les autorités morales et civiques de l'époque, quitter le confort intellectuel de la raison raisonnable, selon laquelle l'Allemagne avait gagné – c'était l'évidence militaire – et dominerait l'Europe pour de longues années. Il fallait réfuter, contre toutes les apparences, cette voix impérieuse qui appelait au réalisme, à la protection des Français contre le malheur des temps, à l'attente de jours meilleurs, à la préservation des forces vives de la nation en prévision de bouleversements futurs qu'on ne pouvait même envisager. Résister contre toute raison, contre l'Etat, contre les élites encore légitimes, contre le peuple abasourdi et terrorisé, contre ses amis et contre sa famille. Les premiers résistants recrutent lentement, autour d'eux. Point d'action militaire, un patient réarmement moral : tel est leur programme, avec comme référence énigmatique ce général au nom prédestiné dont la voix anachronique retentit dans la nuit, coupée par le grinçant leitmotiv des appareils de brouillage.

Une anecdote de Frenay résume cet arrachement. Le fondateur de Combat rend visite à sa mère, qui comprend vite

que son fils, jusque-là discipliné, entre en dissidence. Si tu vas contre le Maréchal, dit-elle, je te dénoncerai. Si vous le faites, rétorque Frenay, je ne viendrai pas vous voir sur votre lit de mort. Dialogue antique... La mère s'abstiendra de donner son fils. Mais la rupture est tragique, au cœur d'une famille unie où le lien le plus tendre se change en haine politique.

Alors certains résistants de la première heure veulent sauver, malgré tout, l'ordre ancien, en attribuant au Maréchal un rôle de résistant secret, alors que ce vieillard roule déjà sur la pente de l'abandon. Longtemps la Résistance fut à peine gaulliste. Là encore, les souvenirs sont éloquents. Cordier, le futur secrétaire de Jean Moulin, jeune militant de l'Action française, s'embarque pour Londres en pensant que Maurras son maître, monarchiste mais anti-allemand, sera bientôt, lui aussi, en Angleterre. Mais le vieil ennemi de Dreyfus est déjà absorbé par sa jubilation devant la « divine surprise » que représente à ses yeux l'accession au pouvoir d'un militaire glorieux qui pense comme lui sur tant de sujets. Cordier fait un parcours de résistant intrépide. Maurras se retrouve en prison à la Libération. En 1940, Cordier veut encore croire à la lucidité de son mentor.

Frenay, qui admire et suspecte de Gaulle, refuse de rompre avec Vichy et va même jusqu'à négocier avec le ministre de l'Intérieur Pucheu pour protéger ses premiers partisans. Longtemps la France libre elle-même, pourtant implacable contre Pétain, refuse d'adopter la devise de la République – liberté, égalité, fraternité –, persuadée qu'il faut tenir à égale distance le régime nouveau qui a pactisé avec l'ennemi et l'ancien qui a conduit la France à l'abîme. Les hésitations des premiers temps traversent les témoignages, comme celui de Daniel Mayer, bientôt chef des socialistes résistants, qui voit avec consternation le groupe de la SFIO voter en majorité les pleins pouvoirs au Maréchal, qui constate l'impuissance douloureuse de Blum et qui court le pays pour ressusciter chez ses camarades le réflexe antifasciste.

Ces ambiguïtés sulfureuses affleurent tout autant dans les témoignages des résistants communistes. Les historiens ont lutté contre la légende du « Parti des 75 000 fusillés », fer de lance de la Résistance, alors que les communistes ont appliqué

la plupart du temps le mot d'ordre soviétique d'abstention pendant la première année de l'Occupation, et n'ont rejoint la Résistance qu'après le déclenchement de l'opération Barbarossa en juin 1941. Rol-Tanguy, qui sera l'un des héros de la Libération de Paris, parle la langue de fer du stalinisme, effrayant de discipline et admirable de courage. Il suit la ligne du Parti qui proscriit tout acte anti-allemand parce que Staline a passé un accord avec Hitler, mais qui se jette dans la lutte armée dès l'attaque de la Wehrmacht contre l'URSS. Adam Rayski, juif et militant du PCF, rejoint les rangs de la MOI (Main-d'œuvre immigrée), ce groupe redoutable qui porte des coups sanglants à l'armée d'occupation. Lui confesse, dès l'origine, ses troubles de conscience au spectacle de ses chefs, qui prônent l'abstention face aux hitlériens. Les témoins disent tout : la légende du Parti accréditée par Rol-Tanguy, la réalité de la fidélité prioritaire aux intérêts de l'URSS, dénoncée par Rayski.

Le témoignage de Rayski, au vrai, est l'un des plus poignants. Il fait justice d'une autre légende, celle de la passivité des Juifs devant la proscription et la déportation. Souvent les membres de la MOI sont juifs. Difficilement, la communauté s'organise pour tenter de limiter le massacre. Souvent les Juifs, prenant double risque – ils sont pourchassés comme résistants et comme Juifs – s'engagent contre l'occupant, prouvant qu'ils ont peu de chose à voir avec ces « moutons qu'on mène à l'abattoir » des descriptions désinvoltes ou tendancieuses. Rayski livre un des souvenirs les plus émouvants quand il se rappelle une émission de la BBC, écoutée dans la fièvre au cœur de la nuit, comme la voix ténue de l'espérance, qui dépeint en mots sobres l'insurrection du ghetto de Varsovie. Ainsi, dit Rayski qui s'en trouve conforté, les Juifs au fond de l'enfer ont décidé de mourir les armes à la main.

La Résistance était divisée. Les historiens ont retracé avec exactitude ces déchirements gênants pour la légende, ces conflits de personnes qui paraissent incongrus et irresponsables sous la botte. Les témoins, pour autant, n'en ont rien celé et font comprendre tout aussi bien comment cette cause sacrée se séparait en rameaux divergents et bientôt hostiles.

Les Résistants venaient de tous les horizons, de toutes les églises, de tous les partis. Comment ces itinéraires disparates auraient-ils pu se fondre soudain en une phalange homogène ? Frenay, conservateur, admirateur de Pétain, pouvait-il s'accorder sans peine avec Moulin, franc-maçon et républicain de stricte obéissance ? Bénouville ou Passy venaient de l'extrême-droite, Levy ou Daniel Mayer de la gauche la plus classique. On suspectait de Gaulle de visée dictatoriale en raison de son passé militaire et plus ou moins maurrassien. On suspectait tout autant le PCF rallié en 1941 de visée également dictatoriale en raison de ses liens organiques avec l'Internationale stalinienne. En mariant gaullistes et communistes dans le même élan libérateur, on mélangeait l'eau et le feu.

Les conflits de caractère redoublaient les différences politiques. Il faut lire le portrait de d'Astier par Frenay ou par Passy, qui en font un aventurier louche et horripilant d'opportunisme, léger et inconséquent. Les ennemis de d'Astier, qui fut pourtant héroïque et brillant pendant toute la guerre, rappelaient que le chef de Libération avait, dans les années 1930, commis un article à la gloire de Drumont, théoricien de l'antisémitisme. Il faut suivre, décrites par son secrétaire Cordier, les poignantes pérégrinations de Moulin qui perd plus qu'à son tour son sang-froid légendaire face à des chefs de mouvement qui refusent, par préjugé ou par égocentrisme, de se fondre dans une organisation commune. Moulin passe plus de temps à réduire les conflits internes à la Résistance qu'à conspirer contre l'ennemi ou contre Vichy. Épuisé, fiévreux, il perd plusieurs fois courage devant l'indiscipline de ces Gaulois de la Résistance incapables de s'unir contre l'envahisseur.

Aussi bien les divergences tactiques et stratégiques étaient inévitables, tant la conduite de la guerre posait de cruciaux problèmes de conscience. Le plaidoyer de Rol-Tanguy pour l'action immédiate, alors que les gaullistes voulaient surtout préparer le soulèvement général qui suivrait le débarquement des troupes alliées, fait froid dans le dos par son irréfutable logique. Il faut tuer des Allemands, ici et maintenant, dit-il, ne pas attendre le lointain débarquement. La guerre est en marche, il faut y participer. Quant au martyre des otages, il

fortifiera l'esprit de résistance. Les communistes se placèrent vite, une fois l'égarement du pacte germano-soviétique récusé, au premier rang de la lutte contre l'occupant, grâce à leur courage sans faille et à leur sens inné de l'organisation. Mais on comprend aussi les hésitations des autres mouvements, qui se battent contre une certaine idée de la violence, inhumaine et liée à la culture totalitaire de l'ennemi. L'action morale et politique leur semble longtemps prioritaire, même si un Cavallès, intellectuel raffiné, devient spécialiste des armes et des explosifs, ou un Rémy, mystique chrétien, se change en espion professionnel, expert en codes secrets et en manipulation d'agents.

Une légende malveillante a nié l'importance militaire de la Résistance, insignifiante à côté des opérations de grand style menées par l'Armée rouge ou par les troupes américaines et anglaises. On dauba sur l'amateurisme de ces guerriers surtout occupés d'équilibre entre les différents mouvements, de discussions sans fin sur la tactique et la stratégie, de spéculations sur les perspectives politiques qui s'ouvriraient une fois le régime hitlérien abattu. Ceux qui croient cela doivent lire le récit hallucinant des tortures infligées par la Gestapo à ces « amateurs » que leur amateurisme supposé ne protégeait en rien de la vindicte nazie. Les services de répression allemands conjugaient la haine idéologique avec le raffinement sadique des bourreaux du Moyen Age. Le martyr de Jean Moulin, torturé pendant des semaines sans jamais desserrer les dents, devrait faire taire à lui seul les sceptiques.

La condition de résistant, qu'on transfigure par la légende, était l'une des pires de la guerre. Le soldat envoyé au front risquait sa vie, mais il était épaulé, surveillé, secondé par ses chefs et ses camarades de combat. Le pilote avait son mitrailleur, le marin ses officiers, le simple soldat son caporal. Le clandestin était livré à lui-même, sans trêve et sans appui, mal nourri dans un pays soumis au rationnement, dormant dans des chambres glaciales et sinistres, interdit de contact avec quiconque et surtout avec sa famille, privé de toute solidarité, suspendu à des consignes venues par bribes de l'autre côté de la Manche, inquiet du moindre bruit, du moindre retard, du

moindre contrôle, dormant peu et dormant mal, à la merci de la police, des traîtres ou des maladroits, sachant qu'une fois sur trois ce genre d'aventure se termine dans un camp, devant un peloton d'exécution ou sous les coups des tortionnaires.

On mesure, dans les récits des combattants clandestins, combien cette vie de frayeur et de suspicion était éprouvante. Les résistants sont pâles, égarés, amaigris. Ils écoutent les pas dans l'escalier, le bruit des patrouilles, les voitures qui roulent dans la nuit, ils épient les passants, s'attendent sans cesse à se faire arrêter, chez eux ou en pleine rue, par des inconnus qui les traquent sans merci. Leur vie tient à la solidité d'une couverture, à l'exactitude fragile des faussaires qui leur ont fourni leurs papiers, à la fiabilité de compagnons qu'on peut toujours soupçonner de trahir. S'ils ont un revolver, ils sont à la merci des contrôles et, s'ils sont désarmés, ils ne peuvent se défendre. S'ils transportent des journaux ou une radio, leur arrestation les conduit à la mort, s'ils émettent en direction de l'Angleterre de leurs lourds appareils aux antennes encombrantes, ils ont moins d'une demi-heure avant d'entendre à l'entrée tambouriner les agents de la Gestapo. S'ils vont à un rendez-vous, les Allemands les attendent souvent, s'ils frappent à une porte, un homme en manteau de cuir peut leur ouvrir pour les faire prisonnier ou bien un faux ami les conduire dans une souricière. S'ils veulent aller à Londres, ils dépendent de vols nocturnes extrêmement dangereux et, s'ils veulent revenir, il leur faut déjouer les pièges de la Flak quand ils survolent la côte, les mitrailleuses des garnisons de l'intérieur promptes à tirer sur un avion inconnu, la dénonciation des bons citoyens qui ont vu un atterrissage, la surveillance de la police dans les gares, aux carrefours ou à l'entrée des villes. Le résistant vit dans la peur et meurt dans la solitude. Le résistant et la résistante, car si elles ont peu écrit après-guerre, les femmes sont omniprésentes dans les témoignages ici réunis – ce n'est pas la moindre des surprises qu'ils recèlent.

Ceux qui doutent de la valeur militaire de la Résistance liront aussi le récit épique de Bob Maloubier, saboteur émérite qui aime tant faire le coup de feu contre l'envahisseur. Un jour, il programme la destruction par explosif d'un navire ravitailleur de sous-marins. L'ouvrier qui se charge de la bombe

doit passer les contrôles journaliers auxquels sont soumis les travailleurs de la base navale. Maloubier s'inquiète. Pas de problème, répond l'autre, ils ne contrôlent qu'un ouvrier sur trois... Les réseaux anglais du SOE, concentrés sur l'espionnage et le sabotage, ont puissamment aidé les maquis, renseigné les Alliés et retardé avec une cruelle efficacité la marche de la division Das Reich partie rejoindre le front de Normandie. Rémy raconte avec émotion le tranquille héroïsme d'un officier de marine de la base de Brest qui a remarqué l'installation dans la rade de ducs-d'Albe conçus pour accueillir une grosse unité. Grâce à ses renseignements volés dans le bureau du commandant allemand, la marine britannique réussit à localiser puis à couler le *Bismarck*, énorme cuirassé nazi qui aurait fait planer une menace mortelle sur les convois de l'Atlantique. Ceux qui doutent liront enfin les récits de la Libération. Le Vercors tombe dans la tragédie, ses héros venus de tous les horizons sont tués les armes à la main non par manque de courage ou par incompetence, mais seulement parce que l'insurrection est prématurée et que les Allemands ont des chars, des avions et des canons. Maloubier se bat autour de Montauban et de Limoges, intrépide et souriant. Viannay est un franc-tireur omniprésent. Rol-Tanguy dirige de son PC de Denfert-Rochereau l'insurrection parisienne. Les Alliés débarquent en Normandie mais, dans toute la France, les maquisards et les clandestins sortent de la nuit pour harceler les troupes allemandes qui recourent à la barbarie pour se dégager de cette guérilla, à Tulle ou à Oradour. La poignée d'hommes de 1940 est devenue une troupe nombreuse. L'armée des ombres se bat en pleine lumière, aux côtés des forces anglaises et américaines qui rendront hommage à ces précieux auxiliaires. La Résistance ne résiste plus : elle attaque l'ennemi au grand jour et accélère sa retraite.

La Résistance, enfin, joua un rôle politique décisif. En écorchant la légitimité du Maréchal dès l'origine, elle donna une référence à cette masse déconcertée qui crut au régime de Vichy mais qui s'en détacha progressivement devant les compromissions de la Collaboration. Les uns ont voulu imposer la légende d'une France debout, les autres stigmatiser l'histoire

lamentable d'une France couchée. Les témoins montrent, par la conjugaison de leur isolement initial et de leur succès final, une France qui se relève.

Sauvant l'honneur, la Résistance a sauvé l'indépendance. C'est elle qui confère à de Gaulle sa légitimité quand Roosevelt préférerait confier le pouvoir à un Pétain revenu dans le camp allié ou bien à un Giraud, général court et courageux, qui prétendait ne pas faire de politique, ce qui veut dire qu'il aurait fait, s'il l'avait emporté, la politique des Américains. La Résistance récuse Giraud et porte de Gaulle à la tête de la France combattante, comme un défi à Churchill et Roosevelt. En même temps, elle convainc le Général de rallier sans ambages la République et la République d'accepter le Général.

Elle prépare surtout, au plus profond des ténèbres, le redressement du pays. On s'est moqué de ces guerriers surtout préoccupés par l'après-guerre. Ils avaient pourtant raison. A quoi bon le sacrifice du présent si l'on retombait dans les fautes du passé ? Les résistants dessinèrent sur des feuilles de papier rationné les plans de la reconstruction. Cinquante ans après, le Conseil national de la Résistance, grâce à son programme, reste l'une des grandes références du débat politique contemporain. Cette œuvre de bâtisseur, qui comprend l'édification de l'Etat providence, la renaissance de l'administration, le dialogue social patronat-syndicats, le relèvement industriel, la modernisation du pays, une nouvelle politique économique qui accompagna l'extraordinaire développement des « trente glorieuses », est née au cœur du combat, dans les débats fiévreux qui agitaient des combattants clandestins faméliques et pourchassés.

A côté de leur legs symbolique, c'est leur héritage matériel. Au milieu d'une France abattue, ils rêvaient d'une France altière. Pour cet irréalisme-là, ils méritent tous les hommages.

Laurent JOFFRIN

Pour les crédits des différents textes reproduits,
se reporter en fin d'ouvrage.

© 2013, Editions Omnibus, pour la présente édition

ISBN : 978-2-258-09840-4 N° Editeur : 757

Dépôt légal : mai 2013

Omnibus

un département **place des éditeurs**

place
des
éditeurs

omnibus

Livres d'hier, lectures d'aujourd'hui

**Vous avez aimé ce livre ?
Venez en parler sur la page Facebook
des éditions Omnibus**

**Retrouvez notre catalogue sur
www.omnibus.tm.fr
et abonnez-vous à la newsletter
dans la rubrique Lettre d'information**

*Littérature française et étrangère,
Polar, S-F, Mer et Aventure,
Dossiers historiques, Anthologies thématiques,
Dictionnaires et Albums de poésies*